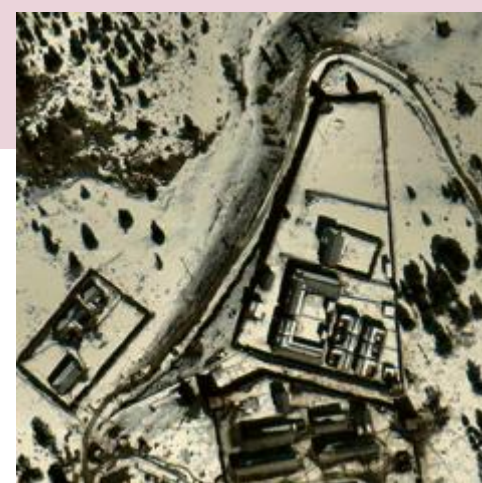


EN VOIR DE DRONES



Dronestagram s'appuie sur les données fournies par le Bureau of Investigative Journalism qui recense toutes les attaques. PHOTOS JAMES BRIDLE. BOOKTWO.ORG



prisons. Alors qu'elles étaient traditionnellement situées en ville à la vue de tous, Paglen remarque que les implantations des nouvelles prisons se font dans des endroits retirés, à l'écart des zones urbaines et du regard. «Si l'on ne voit pas ces endroits, disparaissent-ils de l'imaginaire?» interroge l'artiste, rencontré fin janvier à Transmediale, le festival berlinois de culture numérique. Cette question pousse Paglen, qui est aussi géographe et enseignant à l'université de Berkeley (Californie), à explorer de manière plus approfondie les relations entre géographie et culture, visibilité et invisibilité.

Arrivent le 11 septembre 2001 et la construction scandaleuse de la prison de Guantánamo, hors de tout cadre juridique. «Des choses étranges ont commencé à se passer. Des communiqués militaires annonçaient la capture de telle ou telle personne, sans qu'elle n'apparaisse jamais à Guantánamo.» Paglen en déduit l'existence d'un système de prisons secrètes réparties autour du monde et se lance dans une enquête (qui fera l'objet d'un livre remarqué, *Torture Taxi*), avec le journaliste d'investigation A.C. Thompson, sur la trace des rendi-

«Alors qu'on est en train de construire cette incroyable infrastructure de vision qu'est le Web, on vit en réalité avec d'énormes angles morts.»

James Bridle éditeur, auteur et artiste britannique

tion flights, ces vols «de restitution» clandestins opérés par la CIA, consistant à kidnapper et transférer des prisonniers dans des pays hors de leur juridiction pour les torturer.

«Pour ces opérations, rappelle Paglen, il fallait des avions. La CIA a été obligée de créer des fausses compagnies, via des sociétés-écrans avec toute la paperasse que ça génère. Il suffisait ensuite d'observer quelles étaient celles autorisées à atterrir sur les bases militaires, et c'est ainsi qu'on a découvert bon nombre de compagnies aux noms étranges qui semblaient pouvoir atterrir où bon leur semblait.»

Suite à cette enquête, qui le mènera à des prisons secrètes en Afghanistan, Paglen pose son regard indiscret sur d'autres installations militaires. Pendant dix ans, il a pris des milliers de photographies d'endroits liés aux activités secrètes du Pentagone. Dans sa série «Limit Telephotography», il tente de capturer des vues de bases militaires secrètes, zones interdites cachées dans les déserts, les montagnes, protégées par des systèmes de surveillance et des

barbelés qui maintiennent le curieux à bonne distance. L'œil nu ne peut les voir. Paglen décide alors de l'appareiller en détournant des techniques utilisées d'ordinaire dans l'astrophotographie pour sonder les profondeurs du système solaire. Il couple son appareil photo à de puissants télescopes qu'il braque sur une tour de contrôle dans le désert du Nevada, un drone Reaper sur la base aérienne Creech, etc.

Les images qui en résultent, sur le point de se dissoudre, rendues presque abstraites par la distance, la poussière et les déformations de la chaleur, ne révèlent rien et n'ont pas de vocation documentaire. Elles agissent comme des métaphores, donnant à voir comment ce black world se dérobe et résiste à tout contrôle démocratique. Ces photos floues nous aident paradoxalement à mieux voir l'opacité politique, la restriction d'information.

«Le secret lui-même est contradictoire, parce qu'il y a une organisation du secret, son articulation dans le monde réel n'est jamais parfaitement efficace, constate Paglen. Il s'appuie sur des bâtiments, des technologies, des gens. Ce sont des infrastructures physiques. Qui donc réfléchissent la lumière.» Le quadragénaire cool, au regard bleu, souvent vêtu d'un sweat à capuche, aime à répéter cette phrase en guise d'introduction lors des nombreuses conférences qu'il anime à travers le monde, rappelant aussi que «ces institutions sont humaines et qu'en tant que telles, elles peuvent être changées».

Lui préfère la dérision à la paranoïa et élude la question des harcèlements dont il est victime, refusant de participer à «cette culture de la peur qu'on a envers nos propres institutions».

Imperceptibles taches

Paglen va peu à peu faire entrer dans son (télé)objectif d'autres objets qui ne sont pas supposés exister, comme les trajectoires des satellites espions américains dans la nuit étoilée de sa série «The Other Night Sky». L'artiste s'interroge sur le statut de l'image et de la représentation, en ce moment décisif où «la plupart des images sont faites par des machines pour d'autres machines, sans que l'humain ne les voie jamais».

La photographie est l'une des fonctions-clés des satellites qui quadrillent la planète tout comme des drones. Paglen photographie à son tour ces yeux planqués dans l'orbite géostationnaire ou survolant la terre à 15 000 mètres au-

